

tout comme mé avant d'épouser, seulement que c'était l'opposé, tout l'opposé.

J'fis v'nir l'médecin. Il dit qu'elle avait eune maladie d'foie, eune... eune... apatique. Alors, j'achetai des drogues, des drogues, des drogues pour plus de trois cents francs. Mais elle n'voulait point les prendre, elle ne voulait point ; elle disait :

—Pas la peine, mon pauvre Jean. Ca n's'ra rien.

Mé, j'voyais ben qu'y avait du bobo au fond. Et pis que je la trouvai pleurant, eune fois ; je savais pu que faire, non, je savais pu. J'y achetai des bonnets, des robes, des pommades pour les cheveux, des bouques d'oreilles. Rien n'y fit. Et j'compris qu'elle allait mourir.

V'là qu'un soir, fin novembre, un soir de neige, qu'elle avait pas quitté son lit d'la journée, elle me dit d'aller quérir l'euré. J'y allai. Dès qu'il fut venu :

—Jean, qu'elle me dit, j'vas te faire ma confession. Je te la dois. Ecoute, Jean, je t'ai jamais trompé, jamais. Ni avant ni après le mariage, jamais. M'sieu le curé est là pour l'dire, lui qui connaît mon âme. Eh ben ! écoute, Jean, si j'meurs, c'est parce que j'ai pas pu m'consoler d'être plus au château, parce... j'avais trop... trop d'amitié pour m'sieu l'baron René... Trop d'amitié, t'entends, rien que d'amitié. Ca m'tue. Quand je l'ai plus vu, j'ai senti que j'mourrais. Si je l'avais vu, j'aurais existé ; seulement vu, t'entends, seulement vu, rien de plus. J'veux que tu li dises, un jour, plus tard, quand j'serai plus là. Tu li diras. Jure-le... jure-le... Jean... d'avant m'sieu l'curé. Ca m'consolera d'savoir qu'il l'saura un jour, que j'suis morte de ça... v'là... jure-le...

Mé, j'ai promis, m'sieu le baron. Et j'ai tenu ma parole, foi d'honnête homme.

Et il se tut, les yeux dans les miens.

Cristi ! mon cher, vous n'avez pas idée de l'émotion qui m'a saisi en entendant ce pauvre diable, dont j'avais tué la femme sans m'en douter, me le raconter comme ça, par cette nuit de pluie, dans cette cuisine.

Je balbutiais :

—Mon pauvre Jean ! mon pauvre Jean !

—Il murmura :

—V'là la chose, m'sieu le baron. J'y pouvons rien, ni d'un ni l'autre... C'est fait...

Je lui pris les mains à travers la table, et je me mis à pleurer.

Il demanda :

—Voulez-vous v'nir à la tombe ?

Je fis : "Oui" de la tête, ne pouvant plus parler.

Il se leva, alluma une lanterne, et nous voici partis à travers la pluie, dont notre lumière, éclairait brusquement les gouttes obliques, rapides comme des flèches.

Il ouvrit une porte, et je vis des croix de bois noir.

Il dit soudain :

—C'est là, devant une plaque de marbre, et posa dessus sa lanterne, afin que je puisse lire l'inscription :

A LOUISE-HORTENSE MARINET  
Femme de Jean-François Lebrument  
cultivateur

Elle fut fidèle épouse. Que Dieu ait son âme.

Nous étions à genoux dans la boue, lui et moi, avec la lanterne entre nous, et je regardais la pluie frapper le marbre blanc, rebondir en poussière d'eau, puis s'écouler par les quatre bords de la pierre impénétrable et froide. Et je pensais au coeur de celle qui était morte... Oh ! pauvre coeur !... pauvre coeur !...

Depuis lors, je reviens ici tous les ans. Et, je ne sais pourquoi, je me sens troublé comme un coupable, devant cet homme, qui a toujours l'air de me pardonner.

GUY DE MAUPASSANT.

### L'ÉCHO DE TIHANY (Légende Magyare)

Quand le promeneur est arrivé au sommet du promontoire de Tihany, le spectacle enchanteur que lui offre le lac Balaton, aux rives si pittoresques, l'enthousiasme et lui arrache un cri d'admiration. Des voix nombreuses répondent à la sienne, et il semble qu'une foule partage son



BEAUX ARTS : L'attente

visserment ; il n'en est rien, le promeneur est bien seul au sommet de la petite colline. Il répète son exclamation, les mêmes voix lui répondent, et si les vers de l'immortel chantre du lac Balaton reviennent à sa mémoire et qu'il les récite à haute voix, d'autres voix les répètent fidèlement après lui. Le promeneur comprend alors qu'il s'agit d'un simple écho et que la nature seule a répété ses paroles.

Ce merveilleux écho est fort ancien ; la légende magyare en explique ainsi l'origine :

Autrefois, une jeune bergère gardait, sur les coteaux de Tihany, un troupeau de chèvres à la longue toison d'or. Quand la bergère, suivant ses chèvres capricieuses, se trouvait au bord du lac Balaton, elle se penchait sur l'eau transparente, et le miroir primitif, mais fidèle, lui renvoyait son image. La petite pastoure voyait que ses yeux brillaient comme les étoiles la nuit dans le ciel sombre, que son teint était aussi rose et blanc que les fleurs de l'églantier, et que ses lèvres étaient rouges comme une belle cerise mûre. Mais de ces lèvres à l'arc si bien dessiné aucun son ne s'échappait : la bergère était muette.

Un jour, Balaton, le roi des ondes, le beau vieillard à la longue barbe blanche descendant jusqu'aux genoux, vint trouver la belle bergère et lui dit :

—Donne-moi du lait de tes chèvres pour mon fils qui est malade, et, s'il guérit, je te ferai don de la parole.

La bergère accéda au désir exprimé par le roi ; le jeune prince guérit, et la belle jeune fille recouvra la parole.

L'orgueil s'empara de la bergère : sa voix la ravissait, elle écoutait avec joie les sons qui sortaient de ses lèvres ; mais elle voulait être seule à en jouir, et personne n'entendait la voix douce que le roi Balaton lui avait donnée. Pas une pensée de reconnaissance ne jaillit de son coeur pour son bienfaiteur, pas une parole de gratitude ne franchit ses lèvres pour remercier Dieu du miracle qu'il venait d'accomplir en sa faveur. Les tendres expressions de joie et de tendresse que son père et sa mère, ses frères et ses soeurs lui prodiguaient, restèrent sans réponse. La plainte du pauvre n'obtint pas une parole de consolation, et quand l'amour vint murmurer à son

oreille des paroles enflammées, son coeur resta de pierre, ses lèvres ne s'entr'ouvrirent pas, et cet orgueilleux mutisme causa plus d'un désespoir.

Le fils du roi des ondes, qui était devenu amoureux de la belle bergère, ne fut pas mieux accueilli ; il mourut de chagrin. La douleur de son père fut grande ; mais sa colère fut plus grande encore, et ses conséquences furent désastreuses. Le vieillard demanda aux puissances de la nature qui l'entouraient de le venger.

De la montagne des flammes surgirent, effrayant les belles chèvres à la toison d'or. Pour fuir le feu, elles errèrent de tous côtés et finirent par se précipiter dans le lac Balaton ; depuis lors, cette partie du lac porte le nom de Cornes de chèvres.

La belle bergère aussi fut obligée de fuir ; elle se réfugia dans une des anfractuosités des rochers qui bordent le lac.

Nul n'a jamais découvert sa retraite, mais tous entendent sa voix ; car, en punition de son mutisme volontaire, elle est condamnée à répondre à tous ceux qui lui parlent. Celle qui ne voulait pas adresser la parole à Dieu répond aujourd'hui, un nombre infini de fois, au riche comme au pauvre, au savant qui voudrait connaître son histoire comme au moqueur qui rit de sa disgrâce.

E. HORN.

A la morgue :

—Le particulier que vous cherchez a-t-il un signe distinctif ?

—Oui, monsieur, il est sourd et muet.

\* \* \*

A la correctionnelle.

Côté des témoins.

Le premier introduit s'approche de la barre d'un pas solennel, prend une pose pleine de dignité, une main sur le coeur, l'autre, dégingantée, montre le ciel, les yeux fixés sur le Christ.

—Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Le président. — Que savez-vous ?

—Le témoin. — Rien.